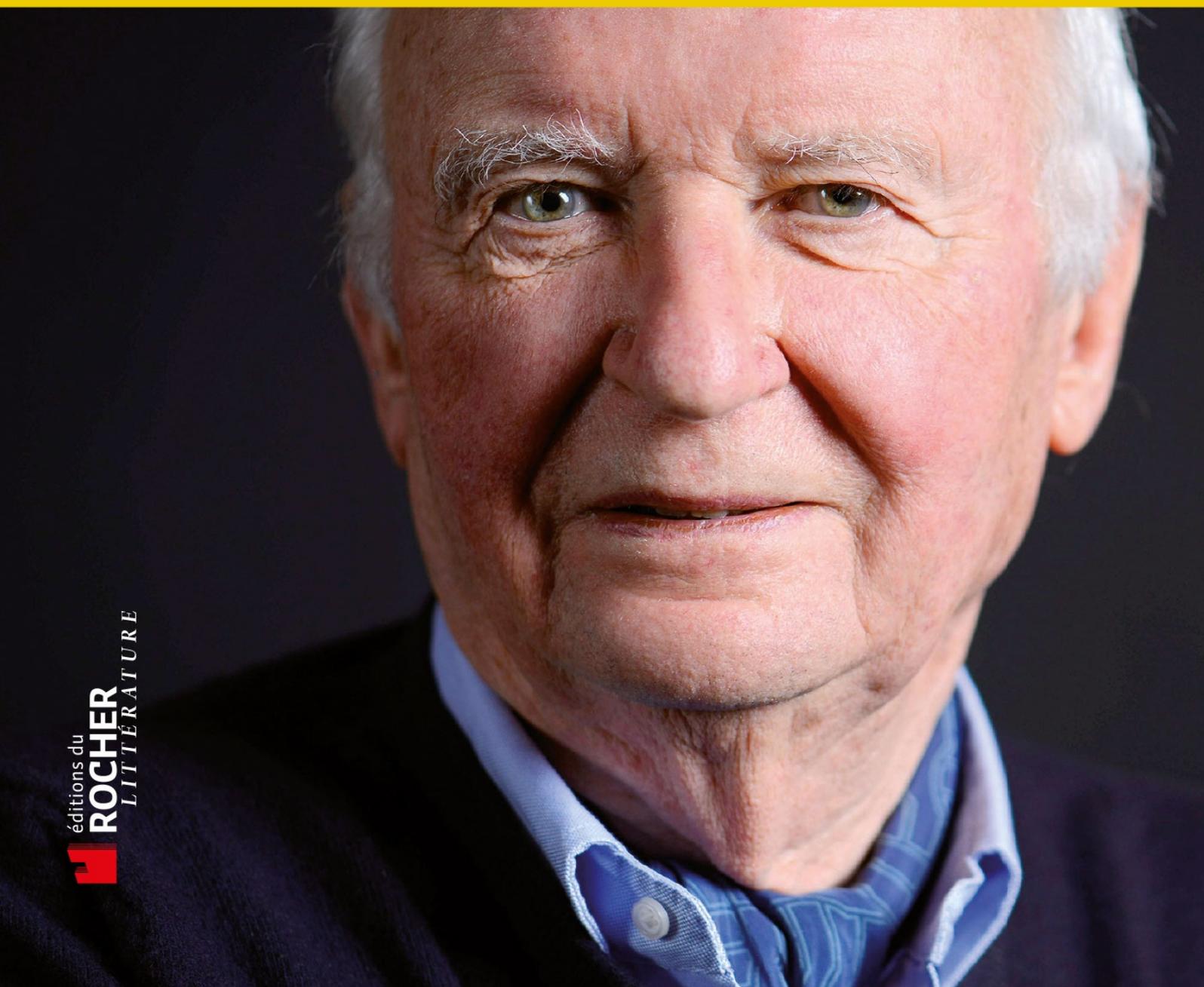


Bernard du Boucheron
Bernard du Boucheron Le cauchemar de Winston
Bernard du Boucheron Le cauchemar de Winston
Bernard du Boucheron Le cauchemar de Winston
Bernard du Boucheron Le cauchemar de Winston
Bernard du Boucheron Le cauchemar de Winston



LE CAUCHEMAR DE WINSTON

Du même auteur :

Aux éditions Gallimard

Court Serpent. Grand prix du roman de l'Académie française 2004

(« Folio », n° 4327).

Coup-de-fouet, 2006 (« Folio », n° 4506).

Chien des os, 2007 (« Folio », n° 4749).

Vue mer, 2009. Grand Prix de la Mer 2009 de l'Association des Écrivains

de langue française.

Salaam la France, 2010 (« Folio », n° 5337).

Mauvais signe, 2012.

Long-Courrier, 2013.

Aux éditions Gallimard Jeunesse

Un roi, une princesse et une pieuvre. Illustrations de Nicole Claveloux

(« Album Jeunesse »). Bourse Goncourt Jeunesse 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dernier fantasme avait fait rire en douce jusqu'aux adorateurs du Conducteur, dont ils connaissaient la pudibonderie aggravée par la perception de son infériorité musculaire, et qui refusait de se livrer nu aux palpations de ses médecins.

Cet univers de landes pourries, d'immensités cultivées, de citadelles de marbre et d'acier devait être irrigué de voies ferrées quadrimétriques sur lesquelles auraient circulé à 300 km/h des trains profilés comme des obus. Les croisements et les gares de triage seraient le noyau de centres urbains réservés aux races pures. On logerait dans des banlieues fleuries les aryens d'honneur dénichés çà et là, en Finlande, dans l'ancienne Étrurie, dans les vallées himalayennes où vivent encore les descendants des inventeurs du svastika et les locuteurs de la langue mère des peuples supérieurs, le sanskrit.

Ces fumées disparurent dans le Grand Tournant avec les psychotropes dispensés par Morell. Le Conducteur fut rendu à ce que certains considèrent comme son vrai naturel : une profonde conscience de son inadéquation au personnage mondial-historique qu'il s'était créé en corsetant sous une sorte de blindage intérieur un tempérament indécis, émotif, changeant, incapable de travail organisé, déchiré entre éructation et abattement, s'obligeant à donner l'image d'une force inexorable et se délectant au spectacle de sa propre cruauté. Le tout, disent les mêmes, est servi par une mémoire tenant du prodige – une sorte d'Inaudi¹ au-delà des mathématiques (qui lui restent impénétrables) – et par une capacité à faire en un instant la synthèse des situations les plus confuses pour n'en extraire, et finalement n'en reconnaître, que les éléments favorables à ses objectifs.

Donc, à la fin du printemps de 1941, tout est redescendu dans le concret. Lors d'une conférence d'état-major réunie le 31

mai 1941, et pour la première fois depuis que le Conducteur avait commencé la mise au point de l'attaque contre l'URSS avec ses principaux officiers, il écouta sans les interrompre le général Halder et le maréchal von Brauchitsch exprimer leurs doutes sur l'état de préparation des armées pour une campagne plus risquée encore que celle où Napoléon lui-même s'était perdu. Le Conducteur comptait sur une vaste mesure d'encerclement, dès les premiers jours, de l'essentiel de l'Armée rouge qui serait ainsi détruite avant d'avoir eu le temps de se replier dans l'immensité de l'hinterland où pouvaient se reconstituer ses arrières. Le scepticisme des généraux, maintes fois convoqués pour l'élaboration des plans d'opérations attribuées à chaque groupe d'armées, se meubla de scrupules moraux lorsque le Conducteur, invoquant les nouveautés de la guerre *ethnoïdéologique* contre les Soviétiques, mit en garde son auditoire contre les « prétendues traditions chevaleresques » d'un conflit entre égaux. L'ennemi devait être non seulement vaincu mais anéanti. Sur les arrières allemands, ce serait la SS qui assurerait l'administration des régions conquises. Chacun comprenait que les populations civiles devaient être écharnées jusqu'à l'os de leurs éléments communistes, c'est-à-dire de leur majorité. Les généraux étaient moins choqués du principe même que du fait que l'armée serait privée de la responsabilité de sa mise en œuvre. Toujours est-il que, d'hésitations en renoncements, l'ordre du jour de l'opération « Barbarossa » fut repoussé plusieurs fois avant d'être remis *sine die* le 21 juin 1941, puis annulé, la priorité revenant à l'offensive navale en Méditerranée proposée par l'amiral Raeder et, en second plan, au projet de débarquement en Angleterre. Ainsi la Kriegsmarine invaincue reprenait-elle son rang après la défaite de la Luftwaffe dans le ciel britannique.

Accompagné du secrétaire d'État von Weizsäcker et du Dr Gaus, juriste de la Wilhelmstrasse, Joachim von Ribbentrop quitta Berlin en trimoteur Junkers Ju-52 le 22 août 1941, passa la nuit à Königsberg, et arriva à Moscou à 2 heures de l'après-midi le 23. Il se fit directement conduire au Kremlin. Il n'avait été annoncé que la veille, et la réunion se tint dans une atmosphère d'improvisation peu habituelle aux deux parties. Ribbentrop, comme il en avait coutume, mais avec une vigueur accrue, mêla les menaces aux promesses dans un monologue que Staline et Molotov écoutèrent sans l'interrompre avec une totale impassibilité. Le ministre décrivit emphatiquement la gigantesque armée, 130 divisions, 2 200 avions, 7 000 tanks, qui s'appêtait à attaquer l'Union soviétique à la moindre provocation. Mais il saluait avec émotion le deuxième anniversaire du pacte de non-agression entre les deux puissances qui s'étaient si bien entendues pour établir la paix dans l'Europe centrale en la dépeçant. Il rendait hommage à l'exactitude et à la ponctualité des fournitures soviétiques à l'Allemagne, témoignages de la sincérité de Herr Staline et gage d'amitié pour l'avenir. Certes, le pacte avait été signé pour dix années, dont seulement les deux premières venaient de s'écouler. Mais après l'écrasement de la France et la défaite inévitable et prochaine de l'Angleterre, le moment n'était-il pas venu d'approfondir et d'élargir un accord si fructueux ? La responsabilité de cette évolution était entre les mains de Herr Staline. Ou bien celui-ci choisissait le camp des adversaires de l'Allemagne, encourageant des foudres d'une puissance dont il ne pouvait avoir idée ; s'il alignait 150 divisions, l'Allemagne en mettrait 200 en ligne ; s'il en mettait 200, l'Allemagne lui en opposerait 300. De même pour les avions, les tanks, les canons, les mortiers, les lance-flammes, les mitrailleuses lourdes, les camions, les voitures blindées, les motocyclettes... Ou bien il acceptait l'offre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de morue ?

– Mais moi, j’interjecte, modeste.

Je veux comprendre comment, obscur et sans grade, j’ai passé l’examen G. de M., maison comprise.

– J’ai flairé l’étranger. Un du Midi, là où on n’a pas peur de l’eau froide parce qu’elle est chaude. Ah, et ta gueule, elle est pas trop mal. Et pas d’ail, bonne affaire pour les patins. Note bien, je suis pas demandeuse.

Sympathique, la petite gaupe. Franche comme un Euromark.

– Moi non plus, dis-je.

– Laisse-moi finir de t’expliquer les *Franzose*. Troisième déjà qu’au naturel ils sont pas trop superbes, mais avec ce qu’on a à bouffer ils sont cadavériques, la fesse creuse, les dents noires, la gale dont nous, les filles, on se méfie comme de la peste. Il y a aussi ceux qui se bourrent de *mangel-wurzels* pour pas maigrir, on dirait du coton imprégné de saindoux, tu vois la joie quand on se les fait ?

Pause. Soupir de la petite poitrine, deux demi-balles de tennis qui jouent sans filet.

– Je vois que *no necessitas sostén*, dis-je, mon premier compliment, sincère comme une lettre de délation.

– Ah ! (c’est décidément son interjection favorite). Je vois que mon petit chéri a décidé de passer à l’action. Mais à cause *de la conversation qui précède* (elle met oralement ces mots en ital), ça sera avec prime. Tu ne vas pas croire que je me confesse comme ça à n’importe qui ? Pour la confesse, j’ai un petit curé dans ma manche, si je peux appeler ça une manche, un choucou de curé, un vrai bijou sous la soutane. Alors, pour toi, ça sera 10 tunes de supplément, mais tu donnes ton petit foutre rapido, sans jouer les receleurs, pas vrai ? Je suis pressée, j’ai du monde.

Affaire faite, elle me congédie d'un sourire où je devine un trait de vanité extraprofessionnelle.

– Ne me prends pas pour une autre. Tu sais, la Kommandantur, c'est chic.

Mon billet de logement m'envoie à l'hôtel d'Orsay, établissement pour pauvres à côté de la gare des riches. On m'a dit qu'il n'y avait plus de riches et que tout le monde était à la même enseigne de l'égalité par la mouise. Ce n'est pas vrai. Outre les quelques autos, défigurées par le cylindre monstrueux de leur usine à gaz de bois, mais qui roulent, il y a les restaurants dits « au noir » que j'ai pu observer à travers leur brume violette, signes évidents de la prospérité de ceux qui y côtoient le gratin militaire. En jetant des regards d'envie sur ce que révèle cette lumière sinistre, je pense à la petite marchande d'allumettes dont le rêve s'évanouit lorsque l'allumette s'éteint. J'aperçois les galimafrées qu'on y sert à des tablées françaises installées auprès des galonnés, des étoilés, des « von ». Voilà un métrasujet pour colorier mon reportage : tout un petit peuple de paysans et d'intermédiaires s'enrichit jusqu'à la glotte de ces ripailles. La véritable économie est là, loin des rames multicolores de tickets de rationnement débités par l'Imprimerie nationale. La France ne fonctionne que grâce à la coexistence, non, à la symbiose de ces deux systèmes, l'administratif qui fait défiler au grand air ses légions de bureaucrates, et les gagners qui travaillent dans les coins d'ombre à *l'abri des regards indiscrets*.

À l'hôtel d'Orsay, j'ai la malchance d'être logé sous l'horloge. Je ne perds rien des claquements et du ronron de la mécanique. Pour compléter mon supplice, l'horloge, dans son zèle, sonne les quarts d'heure plus deux fois les heures rondes

en raison du rappel après trois minutes, soit cinq carillons par heure, tonitruants, car cette machine, qui donne sur les quais de la Seine, est faite pour être entendue de loin. Je ne ferme pas l'œil une seconde. La guerre contre les ressorts du lit, matelas et sommier, est perdue d'avance. Vaincu, je me résigne à utiliser l'insomnie plutôt qu'à la combattre : ma plume va prendre un acompte sur ce qu'elle est supposée retracer et que je vais gaillardement bidonner, quitte à y apporter après coup quelques accommodements. C'est ainsi, tout compte fait, que j'ai toujours travaillé et que m'y obligent tant mes convictions que l'autorité implacable du régime sous lequel je vis. Je décris les sentiers du bocage normand sans les avoir jamais vus. J'évoque éloquemment l'humidité, le vert profond des herbages qui fait prospérer les vaches jusque sous les bombes, le souffle froid d'une mer inconnue. Je suis, paraît-il, un champion des notes d'at mos-phère. Faute de carte, j'invente des noms de lieux, qui se terminent souvent par le suffixe-ville. J'obtiendrai des précisions de mes cornacs.

Je m'attaque – façon de parler – aux saillants des têtes de pont héroïquement réduits par les Panzergrenadiers. J'imagine de furieux corps à corps sur les rives est du Merderet – ce nom m'a frappé – et de la Vire qui me rappelle l'andouille que je n'ai jamais goûtée et le beurre réservé aux états-majors. Les parachutistes ennemis, changés en statues de boue, n'en crachent pas moins le feu de leurs grenades dont les explosions illuminent la nuit. Plein d'allant, j'entame la contre-offensive allemande lorsque, vers 4h30, on frappe violemment à ma porte. Les autres clients de l'hôtel, réveillés en sursaut, sortent de leurs chambres comme des rats effrayés, croyant à une arrestation. C'est chez moi qu'on entre, c'est moi qu'on vient saisir: tout étranger est un espion en puissance, et c'est mon tour. Il est de sagesse courante qu'un espion arrêté, vrai ou faux, innocent ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tous, tant est grand le prestige de la tyrannie dans la patrie de la liberté où l'aplatissement va de pair avec l'insurrection. Que dire du sort de l'étranger ? J'en ai l'air autant que la chanson. Mieux vêtu et moins crasseux que la plupart dans cette foule grisâtre, car on n'est pas pour rien né sur l'Adriatique, je parle un français parfait où subsiste le tintement de mes origines. J'ai beau laisser entendre que je viens d'un ailleurs mal connu mais pas très lointain, Cévennes ou Montagne Noire, là où ça chante et où ça roucoule, le Parisien ne s'y trompe pas même s'il n'y a jamais mis les pieds. Donc étranger je suis, étranger je reste, avec la méfiance qui en résulte, invincible quand on fait la queue. Les femmes, en minorité lorsqu'il s'agit de métal et donc de mécanique, étaient les plus vachardes ; chacune valait bien quatre resquilleurs masculins. Elles s'insinuaient à coups de poitrine, me régurgitant vers l'arrière comme une goulotte bouchée. J'ai été ainsi rétrogradé de plusieurs longueurs, l'attente en étant multipliée d'autant, de sorte que lorsque je suis enfin parvenu au guichet, et ma qualité d'étranger aidant, la guillotine s'est abattue avec un claquement de joie accompagné de la pancarte annonçant la fermeture des bureaux. J'ai réussi au troisième essai parmi une accumulation suspecte d'invalides de guerre et de citoyens accablés de malheurs familiaux. Ma carte de presse visée par la censure française et la Propagandastaffel me dispensa miraculeusement de tout autre justificatif : l'occupant le plus pointilleux ne peut exiger d'un journaliste qu'il travaille exclusivement en chambre, surtout quand il s'est affublé du titre de grand reporter. Cette sédentarité, certes, était le lot de la majorité de mes confrères français ou allemands. Les premiers s'en accommodaient par paresse, les seconds par fanatisme ou discipline, donnant naissance à une tradition de bidonnage appelée au plus grand avenir.

Ce n'était qu'un début. Le vélo devint mon Graal qui

s'éloigne sans cesse alors que Lancelot ne cesse de s'en approcher. Le fabricant de cette merveille était la fameuse Manufacture d'armes et cycles de Saint-Étienne, dont le fusil MAS 36, millésimé Front populaire, successeur du Lebel qui gagna la guerre de 14–18, perdit celle de 39–40.

Le vélo d'occupation, modèle unique, était livré avec six mois de délai contre beaucoup de monnaie plus un coupon de 10 kg d'aluminium et un autre de 15 kg d'acier. Tout était déplorable dans le « vélocu », ainsi qu'il fut promptement surnommé, dès son apparition, par la rumeur des rues de Paris. Celui que je reçus répondait pleinement à la spécification. La peinture pelait, et pas seulement aux endroits soumis à frottement, notamment le cadre. Tout foutait le camp en quelques semaines. On avait fait l'économie de l'apprêt, et il n'y avait qu'une couche de peinture. La machine prenait rapidement l'aspect d'un squelette qui aurait eu la lèpre. La rouille apparaissait aux premières pluies. L'appareil était muni d'un dérailleur, considéré avant guerre comme du dernier luxe – on n'était pas en France pour rien, et l'absence de changement de vitesse modelait des mollets de fantassin, excellents pour battre en retraite à la première occasion. Le dérailleur d'occupation avait pour singularité de ne dérailer que vers le plus grand rapport, c'est-à-dire vers le pignon le plus petit, spontanément, hors de tout maniement du levier de vitesses par le cycliste. Celui-ci passait donc involontairement de l'allure de montée, normalement pratiquée « en danseuse », au développement maximum réservé au plat ou à la descente. Il en résultait le plus souvent un arrêt brusque suivi de chute. Comme le danseur tombait la tête en avant sur le dur, la fracture de mâchoire et la perte de plusieurs dents étaient les conséquences fréquentes de cet incident mécanique. C'était, bien sûr, avant que l'on pût avec quelques chances de succès tenter une action en justice contre

le fabricant d'un matériel dangereux. La jurisprudence d'alors était claire : « L'industrie ne doit pas être énervée (tendons coupés comme à Jumièges) par la crainte perpétuelle de complications contentieuses » (Cass., ch. CIV., 18 novembre 1941). C'était le bon temps.

Et les pneus. J'avais été mis au parfum lors d'un reportage chez Michelin, dans la ville la plus sombre et la plus sinistre du monde, avec sa cathédrale qui paraît coiffée de deux cagoules noires pareilles à celles des pénitents espagnols. L'absence de coupons de caoutchouc pour les pneus du « vélocu » s'expliquait par la misérable qualité du matériau. Le latex des hévéas coloniaux n'arrivait qu'en solde des torpillages britanniques au motif que les usines françaises travaillaient pour l'armée allemande. Le peu qui restait pour les Français après les prélèvements de cette dernière était donc chargé à mort avec du poussier de charbon et une sorte de liqueur noirâtre élaborée avec des déchets. Les pneus ainsi fabriqués, n'offrant qu'une faible protection aux chambres à air fragiles comme une peau de fœtus, crevaient à la moindre provocation. Les sorties étaient émaillées de combats avec un attirail composé de démontepneus rouillés et de rondelles bouche-trous dues à l'ingéniosité d'un certain M. Rustin. S'y ajoutait une colle qui agissait en dissolvant une mince couche du caoutchouc déjà trop mince des chambres à air, d'où son nom de « dissolution », mieux approprié aux défuntes institutions parlementaires. Cette dissolution était contenue dans des tubes fuyards d'où s'évaporait le solvant, ne laissant dans le tube qu'un résidu pierreux impropre à toute fonction adhésive. Les trajets se terminaient donc souvent à pied, la monture invalide à la remorque de son cavalier dans une inversion paradoxale du schéma tractionnel. Comme on disait chez Michelin entre deux livraisons à la Wehrmacht : « À la guerre comme à la guerre. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

créée sans contrepartie à cette seule fin. Grâce à un mystérieux agent, baptisé du beau nom de *multiplicateur*, les bienfaits résultant de cette pluie sont d'une abondance immensément supérieure à celle de la pluie elle-même. Comme l'Ambigu, qui ne croit à rien, croit vaguement au multiplicateur dont le boniment des experts vaticinant dans le sens qui l'arrange, et que l'économie ne relève que de la persuasion, le système fonctionne *dans une certaine mesure* (expression ravissante pour les esprits ambigus) et la France émerveillée acquiert pas à pas, à l'ombre de ses remparts et des épées allemandes, un semblant de prospérité.

1. La marque commerciale était alors « Vichy-État ».

VIII

Tonton la Culture

Carnets Fishta

J'ai, dans ces notes, laissé l'Ambigu au décollage de sa carrière, juste nommé secrétaire d'État auprès d'une viceprésidence du Conseil privée de vice-président par le suicide de Pierre Laval, son titulaire. Je dois indiquer ici que les fouineurs, historiens et politiques, qui se sont intéressés à cette disparition discordent sur les causes. Le Maréchal détestait Laval, l'Auvergnat à la cravate blanche, d'autant plus féroce qu'il lui devait son accession au pouvoir, et qu'il lui avait été imposé comme germanophile à tous crins par l'ambassadeur allemand Otto Abetz. Homme profond, le vainqueur de Verdun goûtait sa toute-puissance sans s'en dissimuler l'infirmité, et répugnait à la partager. Laval avait beau faire valoir qu'il était là pour le côté infâme, celui de la sujétion à l'Allemagne, laissant ainsi au Maréchal le côté patriotique qui convenait à sa gloire, il ne convainquait pas, comme lui montrait la froideur du regard bleu horizon du subtil Cauchien. De là à supposer que le Maréchal, dans une sorte d'automutilation, souhaitait la mort de son bras droit, il n'y avait que l'ombre d'un doute ; de là à interpréter comme des invitations à agir les soupirs d'exaspération livrés aux intimes, les imprécations marmonnées devant témoins choisis, il y avait de quoi dissiper l'ombre du doute. Le métier de chef militaire prédispose à envoyer sans languir les autres à la mort, et le Maréchal l'avait fait pendant la Première Guerre quand c'était nécessaire, y compris en fusillant

des hommes de culpabilité incertaine. Or la culpabilité de l'Auvergnat ne l'était pas. Je suis de ceux qui pensent, sans preuve mais avec conviction, que ce sont les vœux du Maréchal, pris au pied de la lettre, qui ont envoyé la cravate blanche au tombeau, plutôt qu'un suicide qui surprend chez un ambitieux épris de jouissances terrestres.

Le pouvoir de l'Ambigu excédait la modestie de sa titulature. Son esprit pénétrant comme un stylet calabrais, sa cautèle charentaise, son ironie constamment à l'affût des faux pas d'autrui suppléaient la connaissance des dossiers qui permet d'aller au fond des choses. Les dossiers l'ennuyaient. Aux choses il préférait les symboles. Aux obstacles il opposait une dialectique tout ensemble melliflue et laconique. Intérieurement, il était à la fois tendu comme une corde à piano et souple comme une liane. L'action était, en plus éloquent, une sorte de parole brève et forte toujours prête à son contraire.

C'était grâce à cet équipement qu'il avait conquis la confiance du vieux Maréchal et fini par l'ensorceler. Ses succès nombreux et voyants l'y aidaient, mais il avait le soin de toujours les attribuer à son maître. Il obtint de l'Allemagne la libération des prisonniers, la réduction de l'indemnité d'occupation, la modération des réquisitions de produits agricoles, la construction de la part française de la forteresse Europe, la reconstitution d'une armée de terre un peu plus qu'embryonnaire, mais sans avions ni blindés. Il n'y avait plus de flotte : on jouait aux marins sur les canaux; plus d'avions, on s'entraînait avec des cerfs-volants à défaut de planeurs – le papier était moins rare que la toile et l'aluminium. Les hochets plaisaient au Maréchal, la nourriture au peuple, le desserrement de l'étau économique aux patrons. Discrètement, l'Ambigu se vantait, en brodant sur les faits, d'avoir obtenu pour la France la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'on attend : ses trahisons passent pour des coups de génie, comme le montre l'exemple du Conducteur qui change les sens uniques quand ils le gênent.

La vieille ville, patronne des conquistadors, suait de noire pauvreté. Duchemin fit par curiosité une dévotion cursive dans la cathédrale dont il admira l'allure de forteresse, puis il s'assit à son ombre sur les marches du parvis pour manger une liche de chorizo. Il rêva à Cortés, Pizarre, Balboa, Valdivia, à tous ces morts de gloire sans qui l'Amérique ne parlerait pas espagnol. L'histoire lui remontait au bord des lèvres, lui murmurant que peut-être il était appelé à en écrire une page, lorsqu'une voix le fit sursauter. Ce n'était pas une voix d'Estrémadure.

– *Doctor Duchemin-Laurel, I presume ?*

Il y avait un sourire au bout de la voix.

C'était l'agent britannique qu'on lui avait dépêché. Sa carrure blonde tranchait avec la noirauderie ambiante. Aucune gêne, et guère de précautions : il se sentait un peu chez lui. Il conduisit Duchemin vers une vieille Chevrolet immatriculée au Portugal, beauté et luxe inouïs dont le docteur se demanda comment ils avaient pu franchir la frontière sans être aussitôt confisqués par des policiers avides ou des gabelous patriotiques. Pourtant le passage fut aisé comme un survol. Le Britannique agita sans s'arrêter un passeport et un triptyque de couleur rose sous le nez des douaniers, puis des gardes civils, enfin des militaires en criant « *Viva Franco !* » avec un large sourire. Les barrières s'ouvrirent comme si un Ali Baba avait commandé la manœuvre.

En trois heures ils étaient à Sintra.

Ils se réunirent dans le sous-sol des forceries du Parque da Penha, parmi les outils, les brouettes et l'odeur des sacs de semence, autour de deux tables en bois blanc. D'emblée ils

avaient convenu que nul ne prendrait de notes. Aucun des négociateurs ne pouvait s'assurer de l'identité des autres, et l'échange du mot de passe n'offrait qu'une sécurité dérisoire. Mais l'importance de l'occasion les obligeait à un plongeon de confiance, dans ce que les trois officiers britanniques en civil appelaient le « saut de la foi⁵ ». Duchemin, circonspect de nature au point de se méfier de lui-même, s'était convaincu qu'il n'avait pas d'autre choix. C'est lui qui ouvrit la discussion dans le silence sonore du béton enterré.

– Nous sommes harcelés de pressions, assorties des menaces les plus terribles, pour entrer en guerre contre vous aux côtés de l'Allemagne.

– Puis-je vous interrompre ? demanda le plus jeune des officiers. Quelles menaces ?

– La révision radicale de la convention d'armistice.

– Mais encore ?

– L'annexion pure et simple de la France au Reich, avec toutes ses conséquences politiques, économiques et militaires.

– Dont la mobilisation, avec incorporation à la Wehrmacht ?

– Sur le modèle de l'Alsace, oui, répondit Duchemin. L'occupant vient de procéder à un recensement des hommes de 18 à 45 ans.

Cette déclaration mensongère était tactiquement justifiée, mais on peut penser qu'elle manqua son but. Les Alliés savaient, ou avaient deviné, que le compromis échafaudé avec les Allemands autour de la « forteresse France » excluait pour le moment cette hypothèse. Le Conducteur, d'ailleurs, ne faisait pas mystère de son aversion pour une collaboration militaire de la France. Il préférait les Hongrois et les Roumains. Les Français n'étaient à ses yeux que des Italiens en plus fatigué.

Les interlocuteurs de Duchemin firent pourtant mine de le

croire. Ils écoutèrent la suite avec curiosité. Selon Duchemin, la pire conséquence d'une annexion, ou d'un passage de la France sous le contrôle direct d'une administration militaire allemande, serait de mettre fin à la politique de finasserie et d'atermoiements du Maréchal. Tout ce qui reste de ce qu'on pourrait appeler la « viscosité française » disparaîtrait au profit du vainqueur. Les Français seraient réduits à la condition d'esclaves sous la schlague, alors que dans leur petit train-train actuel ils clopinaient au bénéfice des Alliés autant qu'à leur propre profit.

Là, Duchemin marquait un point. En effet, tout ce qui subsistait en France d'égoïsme truqueur, de vie économique semi-clandestine, de marché gris, s'exerçant à la barbe des agents de réquisition, c'était autant de richesse vive, et donc de potentiel de guerre, qui était soustrait à l'Allemagne. Il ne fallait pas sous-estimer la formidable énergie que représentaient, dans la France vaincue, la bassesse, l'incivisme, l'esprit de lucre boutiquier, le mépris du bien commun qui avaient contribué à sa défaite. Chaque cinéma plein de spectateurs de films exploitant l'humiliation nationale, chaque ventrée paysanne faisant la nique aux réquisitions, chaque chantier de jeunesse où on contractait la tuberculose en s'épuisant à des tâches inutiles, était autant d'heures de travail et de ressources qui échappaient à l'effort de guerre allemand.

– En revanche, poursuivit Duchemin, nous ne saurions nous désintéresser de notre empire, gouverné à votre profit depuis Alger par le prétendu président et ex-général de Gaulle. Vous l'avez compris, et vos espions vous en ont fourni la preuve, la France se réarme avec le concours de l'Allemagne en vue d'une reconquête de ce qui a pour vous vocation à devenir une base à partir de laquelle vous interviendrez sur le continent. Vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XI

La terre ne ment pas

Carnets Fishta

La France s'est installée dans la paix grâce au triomphe de son agriculture. Les heureuses dispositions de son climat et du sol, l'expérience millénaire de ses paysans, ont fait d'elle le garde-manger de l'Europe allemande. L'Allemagne, de son côté, forte de son charbon et de son fer, se concentre sur la production d'armes après avoir enterré ses usines. Le Français, d'une houssine fleurie, mène ses grands bœufs blancs; l'Allemand, caparaçonné comme un templier, monte la garde aux marches de l'empire derrière un mur de béton et d'acier qui borde la mer de Bergen à Hendaye et de Cerbère au Pirée. Pour assurer sa provende, il a renoncé à la payer en monnaie de singe à un taux monstrueusement surévalué, et a créé un Reichsmark convertible, bientôt baptisé Euromark puis euro tout court, qui va s'échanger au marché gris contre d'improbables dollars : on s'est arrêté au seuil du sterling, l'audace du Dr Hjalmar Schacht, ministre des Finances du Reich, n'allant pas jusqu'à risquer la disgrâce et peut-être sa vie pour avoir pris exagérément à la lettre les fantasmes du Conducteur.

Le pays baigne dans la mystique du *retour à la terre* : le Maréchal croit encore qu'il a gagné la bataille de Verdun grâce à des paysans encadrés par la noblesse campagnarde. Il a oublié que ce furent des ouvriers amateurs de drapeaux rouges qui fabriquaient au Creusot les obus de la victoire. Cette illusion permet aux Français de se nourrir de mieux en mieux en vendant

aux Allemands de quoi garnir modestement leur table à des prix qui ont sournoisement rejoint les cours du marché qu'on appelle ici « parallèle ». L'Allemagne se surarme en devenant de plus en plus noire, la France se goinfre en devenant de plus en plus verte. On a vu alors se greffer sur le Vichy amoureux de la glèbe (et, depuis, sur Versailles) – ils sont nombreux, ces fonctionnaires à lustrine qui ne rêvent que de charrue, ces officiers sans troupes qui, faute de terre, ont renoncé à échanger leur sabre contre une bêche –, on voit se greffer sur l'idéologie versaillaiso-vichysoise une folie anticitadine et industrialophobe qui justifie la passion du terroir par la détestation de tout le reste. La haine de l'Allemagne y trouve son compte. Le voisin germanique, naguère idéalisé comme vainqueur dans le tonnerre des combats et les flammes de la défaite, est peint comme un gnome couvert de suie que les clairs horizons de la France encouragent à mépriser. Ce nouveau cours d'opinion est stimulé en sous-main par le deuxième cercle des amis du vice-président du Conseil : l'Ambigu ne néglige rien pour laisser croire qu'il reste hostile à l'Allemagne dans le moment même où il paraît le mieux servir ses intérêts.

Mais la chose va plus loin. Le respect de la nature est poussé jusqu'au fanatisme. Non contente de se réjouir de la disparition des automobiles, qui restitue la paix des champs et la splendeur de l'architecture ancienne, l'aile marchante des amis de la terre prône le jeûne et la parcimonie. Les journaux vont jusqu'à critiquer les éleveurs dont les animaux empoisonnent l'atmosphère par leurs flatulences chargées de méthane. Plutôt que ces bonnes et épaisses fouaces resurgies du Moyen Âge, que ces tourteaux de pain noir grands comme des meules de moulin, que ces grattons qu'on met en tartines et qui ne sont, dans leur abondance de saindoux grillé, que ce qui reste des rillettes quand on les a mangées, les diététiciens du retour en arrière

recommandent les gâteaux d'insectes, riches en glucides et en protéines, mais favorisant une minceur ascétique grâce à l'absence de corps gras ; les revues médicales exaltent les vertus du steak de lombric, succédané de la viande hachée qui présente sur cette dernière l'avantage du faible volume des déchets, le lombric n'excrétant que de la terre dont il a digéré les sucs et les sels. D'où ces fermes à vers de terre qui fleurissent, peu gourmandes de surface et d'équipements. Un ingénieur, M. Labâtie, a inventé le procédé mécanique qui permet de débarrasser ces animaux de leurs évacuations. Ainsi évite-t-on que leur consistance graveleuse ne craque sous la dent en multipliant les caries. On m'assure que le goût vaut celui des meilleures vaches limousines. La propagande des plus fanatiques s'arrête de justesse au cannibalisme, vanté à mots couverts dans les journaux de référence comme un héritage à méditer en même temps qu'une façon hygiénique de disposer des morts.

Heureusement pour l'agriculture française, riche de lents progrès, ce dévoiement assigne ses limites au mouvement de pensée qui s'épanouira plus tard sur les ruines de l'Europe moderne. L'Ambigu, pragmatique à tous crins qui ne devient idéologue que pour combattre l'idéologie de ses ennemis, pousse ces zélotes de la verdure qu'il n'aime pas à des extrêmes qui font ressortir leur folie. Avec l'encouragement de l'État il se crée des communautés dites d'« arriération progressiste » chauffées à la chaleur humaine, par entas-sement, sous prétexte de sauvegarder l'usage du bois dans les bornes du renouvelable. Le principal revenu de ces communautés est tiré du travail des ânes qui, en déhalant de puissants tourniquets, fabriquent l'énergie nécessaire aux voitures électriques de quelques citadins cossus. La celtitude y fait concurrence à la germanité. On y trouve des écoles druidiques où sont célébrés Boadicée et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

populaire. Les maréchaux grognaient et faisaient monter vers le Conducteur le rappel de son engagement, sanctionné par le massacre des SA le 30 juin 1934, de donner dans l'État la prépondérance à l'armée régulière – la Wehrmacht – sur les organisations paramilitaires et politiques quelles qu'elles fussent.

L'incendie naquit du hasard. Les partisans monténégrins accrochés comme des bêtes aux flancs du Durmitor, où ils tenaient en haleine la fameuse division Panzer SS « Totenkopf » (Tête de mort) redoutée dans l'Europe entière, prirent par un coup de main héroïque la petite ville de Šavnik. Cela leur donnait accès à la vallée de la rivière Piva, d'importance stratégique locale, car voie de communication vers Sarajevo. Le Conducteur jugea bon d'en punir les soldats à tête de mort en les privant du brassard d'honneur frappé de la croix gammée. « Totenkopf » faisait partie de la 6^e SS-Panzer-Armee commandée par Sepp Dietrich, qui protesta dans les termes les plus injurieux pour le Conducteur devant ses commandants de divisions.

Mis au courant dans l'heure, le Conducteur, homme des coups imprévus mais aussi homme de mémoire, décida de refaire contre la SS ce qui lui avait réussi contre les SA, avec quelques raffinements de tactique inspirés par les conditions du moment. Sepp Dietrich, convoqué à Berlin, se vit proposer le choix de croquer sans délai la capsule de cyanure qu'on lui offrait ou de diriger lui-même la décapitation de la SS. Ç'aurait été mal connaître Sepp que sous-estimer son attachement au Conducteur, son sens du devoir et son goût du sang. « Der treue Heinrich » fut tué au saut du lit par son fidèle Sepp en personne, Heydrich et Kaltenbrunner² de même. Huit cents hommes des

divisions d'élite de la 6^e SS-Panzer-Armee – « Totenkopf » la punie, « Adolf Hitler », « Das Reich » (encore couverte de la gloire d'Oradour-sur-Glane) et « Hohenstaufen » – fournirent les pelotons d'exécution qui agirent sans la moindre intervention judiciaire de la part des habituels « Tribunaux du peuple ». Les condamnés moururent sans comprendre en croyant à un complot communiste et en criant leur dévotion au Conducteur. Ainsi fut réalisée l'incorporation de la Waffen-SS dans l'armée régulière. Sepp Dietrich fut nommé Reichsführer SS en remplacement de Himmler, qu'il avait lui-même assassiné. On laissa filtrer à l'usage des Anglo-Saxons défenseurs des droits de l'homme qu'un des motifs de cette épuration avait été le souci de se mieux conformer aux principes humanitaires sous-jacents à la Paix de Pantin.

1. Himmler, voir page 15.

2. Ernst Kaltenbrunner, principal lieutenant du Reichsführer SS Himmler.

XIV

Mort d'un Gaulois

Carnets Fishta

Je n'oublierai jamais ce 18 juillet 1951. Il faisait beau à Paris. Les promeneurs éternuaient dans la poussière levée par le vent, en petites tornades, près du bassin des Tuileries où les enfants en vacances faisaient naviguer leurs bateaux. On commençait à redécouvrir le goût du pain blanc et le croustillant des baguettes. La *soudure* était assurée grâce au blé importé d'Ukraine. Les discussions avaient fait rage entre négociants juifs et grossistes goys pour savoir à qui seraient attribuées les licences d'importation payables dans la nouvelle monnaie, l'euro, émise et contrôlée par la Reichsbank sous l'autorité vieillissante du Dr Schacht.

L'information était tombée comme la foudre sur le peuple médusé. Pourtant, le Maréchal avait 95 ans ; il était plus qu'amplement temps qu'il passât la main, ce que son incroyable verdeur l'empêchait d'accepter depuis le jour où, sept ans auparavant, il s'était flatté devant témoins de posséder le pouvoir constituant absolu qui avait manqué à l'omnipotence de Louis XIV. Les rênes étaient passées progressivement entre les mains de l'Ambigu, qui prenait grand soin de paraître demander en toute chose conseil au Maréchal, à qui il était censé en donner. Cette comédie arrangeait tout le monde, surtout les vieux briscards rescapés en lambeaux de la III^e République, qui supportaient mal l'autorité d'un vice-président du Conseil considérablement plus jeune qu'eux. Camille Chautemps et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puisqu'elles ont été *creusées* par les esclaves réunis sous le fouet de MM. Speer et Sauckel ; pourquoi remettrait-on tout à l'air libre ? À quoi sert la lumière du jour si ce n'est à aider l'ennemi à viser juste ?

Quelques cathédrales montrent encore leurs clochers et leurs beffrois. Les Alliés disent les avoir épargnées volontairement; les chrétiens pensent qu'elles ont été protégées par Dieu : mais n'est-ce pas un peu aventuré de prétendre qu'il a choisi son camp ? Les vaches paissent au milieu des ruines envahies par la végétation. Il y a là un décalage poignant, un bucolique de l'absurde, qui s'exprime par la quantité d'engins de mort qui en sort et la persistance d'une agriculture qui s'efforce vainement de nourrir un grand peuple dont tous les hommes en état de servir sont sous les drapeaux. C'est là qu'on mesure le rôle d'immensité potagère, de gigantesque emblavure, d'usine à patates que réussit à jouer la France avec des chevaux étiques menés par des paysans que tasse le poids de l'or dont leurs poches sont chargées. C'est à ce spectacle aussi, qui se déroule sous mes yeux jusqu'à Berlin, que vacille mon admiration pour le Conducteur. Certes, il n'a pas perdu la guerre et peut s'en croire encore vainqueur. Amère victoire, s'il gagne, que cette accumulation de splendeurs urbaines calcinées par les bombes au phosphore, que ces travaux herculéens réduits en poussière, que ces millions de litres de sang versés en vain ! Tout cet orgueil, toute cette fierté, tout ce dévouement populaires dépensés pour faire du pays le plus civilisé du monde une pénéplaine de maçonnerie disloquée ! Oui, les voies du génie sont mystérieuses, mais pour un architecte de génie, étrange règne que celui qui détruit tout. Ces doutes resteront secrets entre moi-même et moi.

Mon wagon était un rescapé de l'ancien réseau des chemins de fer de l'État français, Paris-Normandie, divisé en

compartiments occupant toute la largeur du wagon avec une seule porte du côté gauche, verrouillée à l'extérieur. J'étais seul et prisonnier dans le mien. En l'absence d'accès aux commodités, un pot de chambre à l'ancienne en faïence de Wissembourg m'en tenait lieu avec pour la propreté des découpures de journaux anglais enfilées sur une pointe métallique. Il y avait là d'évidence une intention toute politique. À intervalles de six heures environ, la porte s'ouvrait pour laisser passer, tendues par un homme d'équipe, une saucisse à la retraite et une pomme de terre surannée accompagnées d'une timbale de café de quatrième pression. On me conditionnait à l'hospitalité spartiate du Conducteur. Je fus accueilli à la gare de l'Ouest par quatre hommes et un sous-officier de la fameuse *Leibstandarte*, porteurs d'un petit barda de défense passive : un masque à gaz au groin laqué de feldgrau sous lequel je ressemblais à un martien mal dessiné par un auteur de livres pour enfants, une lampe torche et une espèce de cocon en toile cirée, le tout empaqueté dans une mallette qu'il me fallut démailloter pour l'essayage. Le chef du détachement m'expliqua en excellent français que cet équipement était un hommage rendu par la bonne foi allemande à la perfidie britannique : on n'était jamais sûr que ces surnois d'Anglais n'allaient pas reprendre leurs raids terroristes malgré les accords de Pantin. Quant au gaz, ils n'en avaient jamais utilisé, mais les Juifs priaient dans leurs synagogues pour l'asphyxie de l'ennemi, et le pire était à craindre : Dieu ne parlait-il pas hébreu ?

Ce qui restait de la chancellerie était entouré de ruines partiellement déblayées dans lesquelles la Daimler peina à frayer son chemin. Les couloirs et les vestibules par où je fus conduit aux bureaux du Conducteur portaient la marque des bombes. Il y avait des traces d'éclats aux murs et les fenêtres étaient

occultées par des planches. Des fils électriques pendaient là où manquaient les appliques arrachées par les explosions. À l'aplomb des fenêtres ébranlées les fissures des plafonds laissaient tomber des gravats. C'était autant de signes d'une négligence inhabituelle pour des lieux aussi proches de la personne sacrée, qui naguère fulminait que l'on éliminât sans retard les cicatrices des attaques aériennes. À l'évidence les destructions avaient gagné la course contre la reconstruction et les réparations. J'allais bientôt observer sur le Conducteur lui-même les effets du même processus.

Le Dr Goebbels m'avait fait briefier avant mon départ par son délégué général à Paris, le Pr Hermann Strauss von Touraine-Richet, spécialiste d'historiographie critique et descendant de huguenots cévenols exilés. La famille Touraine prospérait en France dans le socialisme sociologique semi-clandestin. Quant à la descendance Richet, on la chercherait vainement en raison des préférences anacréontiques du célèbre historien.

Je devais avant tout veiller à ne pas irriter. Pour génial qu'il fût, le Conducteur était (me dit le professeur) aussi quinteux qu'une panthère réveillée en sursaut. Les griffes sortaient avant qu'on sût qui ni quoi, prêtes à lacérer toute présence suspecte. Strauss von Touraine me laissait deviner ce que « lacérer » voulait dire dans son système de métaphores. Un sujet entre tous provoquait la fureur : celui des Juifs, de deux façons opposées. La peau du Conducteur, toujours hypersensible, éruptait comme envahie de sphacèles et de phlyctènes au contact de la peste juive, jamais vraiment traitée malgré la loi, les ordres opérationnels et les moyens mis en œuvre. D'autre part le Conducteur avait peine à contenir sa rage devant les sinuosités de la politique juive du gouvernement français. Bousquet ? La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. L'intendance.
2. Le Conducteur se trompe.
3. Célèbre historien allemand (1817–1903). Prix Nobel de littérature (1902).
4. Revenu au pouvoir en 1951.
5. Absence de testicules.
6. Un seul testicule.

XVII

Cinq cent mille pelles-bêches

Le 1^{er} juillet 1952, le chef du sous-bureau des outillages manuels, bureau des outils agricoles, division n° 11, du ministère des Approvisionnements recevait du *Gau* de Prusse, alors dirigé par le Dr Goebbels, une commande de 500 000 pelles-bêches accompagnée de spécifications détaillées : lame en tôle d'acier demi-dur qualité outillage de 30 cm par 20, épaisseur 1,5 mm, nervure marchande, manche en hêtre tourné traité et poli avec patine terrassier, 1,20 m de long sur 4 cm de diamètre. L'aspect général, la couleur du manche et le brillant de la lame seraient strictement identiques pour la totalité de la commande. La livraison devait être terminée le 1^{er} novembre 1952 avant minuit, les 500 000 pièces étant réparties entre les différents *Gaue* du Reich proportionnellement à la population adulte mâle telle qu'elle résultait du dernier recensement (juin-septembre 1950). Les pièces seraient livrées dans cette proportion aux dépôts d'armes de la *Landwehr* de chaque *Gau*.

L'Unterbürochef Georg Altmann écarquilla les yeux devant l'étrangeté de la commande, dont il vérifia la validité en appelant le siège berlinois du *Gau* de Prusse. L'énormité de la tâche le surprit sans l'accabler, mais il resta perplexe quant à la possibilité d'approvisionner en si peu de temps une pareille quantité de manches en hêtre tourné, poli, patiné terrassier. Le traitement des manches contre les parasites lui paraissait offrir un *goulot d'étranglement* insurmontable, en raison du petit nombre des sous-traitants compétents, même si l'on admettait de panacher, selon les disponibilités, les deux techniques

possibles, celle du gazage à chaud et celle de l'immersion dans un bain pyrèthriné. Il fut rasséréiné par le post-scriptum, signé pour ordre du Dr Goebbels lui-même, ainsi rédigé : « En cas de difficulté, saisir directement le Dr Albert Speer, vice-chancelier du Reich, ministre des Approvisionnements et de l'Armement, architecte en chef des palais et monuments nationaux. »

L'autorité du vice-chancelier fit merveille. Une cascade d'ordres fulminés à travers toute la structure de son ministère débusqua les stocks de pyrèthre dissimulés par des accapareurs et suscita comme par enchantement la naissance d'ateliers spécialisés dans le traitement et le polissage du hêtre. Les lames sortirent par dizaines de milliers d'une foule de petites aciéries et de forges familiales non mobilisées par la production de guerre. Les services de la vicechancellerie organisèrent le prélèvement, auprès de toutes les sources possibles, du carburant nécessaire au transport des outils. Ce n'était qu'un exemple de l'efficacité que le Dr Speer apportait à toutes choses.

Une autre tâche, de haute priorité, l'attendait en exécution des volontés du Conducteur. Il fallait reconstruire à la hâte, en innovant sur le style et la grandeur, les environs de la chancellerie, y ménager des voies d'accès triomphales au milieu des ruines, et une aire centrale de 1 000 hectares capable de recevoir sans entassement excessif un public de dix millions de personnes, soit 1 m² par tête, plus deux vastes allées en croix pour les défilés. Cet effort babylonien fut réalisé en temps utile, et réceptionné en présence du Conducteur le 1^{er} janvier 1953 sous le froid glacial d'un ciel sans nuages. Le public d'intimes, Eva comprise, grelottait dans des paletots trop minces, mais il fallut bien s'y plier. La cérémonie du thé fut omise, ce qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Boucle-la, le Nez.
- Sale Canuck, je te vois venir avec tes fleurs de lys.
- Je suis officier américain, proteste Gatineau.
- Naturalisation toute fraîche, dit Israel, et tu aimes *ton* maréchal Pétain.
- Il est mort.
- Tu l’aimes toujours.
- Il vous a aidés à gagner la Première Guerre mondiale.
- Il nous a aidés à perdre la Deuxième, rétorque Israel.
- Laisse-moi finir. Huit millions de morts, c’est la moyenne entre les évaluations haute et basse. Ça fait un million six cent mille par tête pour chacun d’entre nous. Au total, ce n’est pas à peu près autant que l’*Autre* ?
- Terry, tu n’es qu’un cul-bénit de catho.
- Et toi une pourriture mosaïque.
- Je suis du côté des morts, dit Israel.
- Et moi du côté des assassins, réplique Gatineau.

Lewis intervient :

– Terry, dans la Navy je te ferais mettre aux fers. Si tu continues, tu passes en cour martiale dès que tu poses le pied sur le tarmac après l’atterrissage. Tu devais avoir cette discussion avec toi-même avant de te déclarer volontaire. Maintenant on oublie tes conneries et on s’occupe de la mission.

– Un dernier dernier scrupule, chef, avant la cour martiale, dit Gatineau. Si je comprends bien, la différence entre l’assassinat et la guerre, c’est une affaire de quantité ?

– Lieutenant Gatineau !...

– Ou de distance ? À dix mètres c’est un meurtre, à 30000 pieds c’est la guerre ? Plus c’est loin, plus c’est innocent ?

– Lieutenant, dit Lewis, je regrette de te rappeler que je suis le seul patron et le seul homme armé à bord.

– Excuse-moi, chef... la religion...
– Nous sommes criminels pour le bien de l’humanité.
Nous sommes des saints. Si nous réussissons, nous refuserons toute distinction militaire. Ok, airmen ?

14° est par 54° nord.

– Terence, l’heure exacte en local.
– 11h 23 minutes 3 secondes, chef, répond Gatineau.
– Dans combien de temps, la cible ?
– Quatorze minutes.
– Israel, Z largage ?
– 27 000 pieds.
– Je réduis à 180 nœuds en descente vers le niveau 270.
– Cible à trente-sept minutes. Arrivée sur site de visée à 12h zéro zéro, dit Gatineau.
– On sera pile, mais *lui* est toujours en retard.
– Pour le vingtième anniversaire il sera à l’heure.

Oui. À midi juste, il est monté sur l’estrade solennellement drapée de noir et de rouge, accueilli par l’ovation de dix millions d’adorateurs.

– Nous sommes des saints, répète Lewis.

1. Point de franchissement de la côte (anglais, *landfall*).

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 2014
N° d'impression :



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
277/2014

Table

- I. Les poisons du bon docteur
- II. La trêve du fou
- III. Amitié perpétuelle
- IV. L'égorgee du bocage
- V. Vélocu
- VI. La saison des cafards
- VII. L'Ambigu fait carrière
- VIII. Tonton la Culture
- IX. Les entretiens de Sintra
- X. La Paix de Pantin
- XI. La terre ne ment pas
- XII. Les pieds d'Elsa
- XIII. Prophéties de Claudia von
- XIV. Mort d'un Gaulois
- XV. Salut à la flamme
- XVI. Dieu se laisse aller
- XVII. Cinq cent mille pelles-bêches
- XVIII. La récitation
- XIX. Christiania aval
- XX. « Nous sommes des saints »